

contrôle, sans soupçons, nous avons jeté sur la toile ou sur le papier, tous ces mondes que nous avons peints, dessinés, écrits chantés, et qui sont votre poésie, celle d'Apollinaire et de quelques autres, mes peintures, celles de Picasso, de Derain et de quelques autres, ils sont toujours là, mon cher ami, et on n'a pas encore dit sur eux le dernier mot ; l'avenir les jugera bien mieux que ne font nos contemporains et nous pouvons dormir tranquilles. Mais une question, un problème me tourmente depuis bientôt trois ans : le problème du *métier*. C'est pour cela que je me suis mis à copier dans les musées ; qu'à Florence et à Rome j'ai passé des journées entières, en été et en hiver, auprès des maîtres des XIV^e et XV^e siècles italiens, les étudiant et les copiant ; je me suis enfoncé dans la lecture des anciens traités de peinture et j'ai vu, oui j'ai vu enfin, que des choses terribles se passent aujourd'hui en peinture, et que si les peintres continuent sur cette voie, nous allons vers la fin. D'abord j'ai découvert (je dis découvert parce que je suis le seul à le dire) que la maladie chronique et mortelle de la peinture aujourd'hui est l'huile, l'huile qu'on croit la base de toute bonne peinture ; Antonello de Messine qui, d'après l'histoire, aurait apporté en Italie, des Flandres, le secret de la peinture à l'huile, n'a jamais fait cela ; ce malentendu se base sur le fait que les Flamands, surtout les frères Van Eyck, usaient pour repasser avec des glacis sur leur tempera, d'émulsions où l'huile de lin ou de noix entraient en petite partie ; mais la base de leur peinture était la tempera ou détrempe à laquelle ils mêlaient quelquefois des huiles et surtout des résines ou, d'autres matières encore, comme le miel, la caséine, le lait de figuier, etc. ; ainsi ont peint, sans aucun doute, Dürer, Holbein, Raphaël, Pietro Perugino, et je crois que même Rubens et Titien n'ont jamais *peint à l'huile* comme on l'entend aujourd'hui. Lorsque j'eus compris cela, je me mis avec la patience d'un alchimiste à filtrer mes vernis, à broyer mes couleurs, à préparer mes toiles et mes planches, et je vis la différence énorme qui en résultait : le mystère de la couleur, la lumière, l'éclat, toute la magie de la peinture (qui, soit dit sans vous fâcher, vous cher ami et grand poète) est, selon moi, l'art le plus compliqué et le plus magique qui soit, toutes ces vertus de la peinture, dis-je, augmentaient prodigieusement comme éclairées d'une lumière nouvelle ; et je pensais avec mélancolie aux impressionnistes, aux Monet, aux Sisley, aux Pissaro, à tous les peintres qui ont cru pouvoir résoudre avec leur technique le problème de la lumière, tandis que sur leur palette ils portaient la source même des ténèbres ! Et j'ai peint aussi ; je peins plus lentement, c'est vrai, mais combien mieux ! J'ai fait dernièrement un portrait par moi-même, dont je vous enverrai la photo ; c'est une chose qui pourrait figurer au Louvre, je ne le dis pas pour me vanter, mais parce que je le pense. Excusez ma lon-